

Europe qu'une affaire d'argent ; mais si l'Europe a tort , la Suede n'a-t-elle pas raison de ne la point imiter ? Avec votre argent vous n'acheterez que des soldats mercenaires ; avec des mœurs il m'est aisé d'imaginer un ordre & une discipline qui me feront des armées invincibles. Compterez-vous beaucoup sur des alliés que vous avez achetés à prix d'argent ? Ils s'étudieront à vous tromper & à vous mal servir, pour que vous ayez plus long-tems besoin d'eux. Qu'importe une supériorité qu'on doit à ses richesses , elle disparaîtra en peu de tems , puisque les richesses s'épuisent beaucoup plus promptement qu'on ne les acquiert. Un État qui fait la guerre à force d'argent , & non pas , si je puis parler ainsi , à force de courage , de discipline & de talens , se trouve toujours plus mal à son aise en la finissant qu'en la commençant ; & rien ne prouve mieux que les richesses ne sont pas destinées à faire la prospérité des Nations. D'ailleurs , Milord , quand vos trésors seroient inépuisables , quel avantage , même passager , en retireriez-vous , si , au lieu

d'un ennemi qui n'a ni de meilleures Loix , ni une meilleure politique que vous , vous rencontriez sur votre chemin quelque peuple qui eût le courage d'aimer la pauvreté & de penser comme les Spartiates & les Romains ? Ne craindriez-vous pas le sort des Perses & des Carthaginois ?

Au reste , ce n'est point pour conserver notre argent , que , nous bornant à nos productions , nous ne voulons rien acheter des Etrangers ; c'est que nous craignons de nous faire des besoins inutiles , & que nous n'en avons déjà que trop : que nous sommes loin de la simplicité qu'exige la nature ! C'est que les Promoteurs de nos Loix somptuaires ont eu le bon sens de s'apercevoir que les superfluités nous sont déjà plus cheres que le Gouvernement que nous aimons , & que nous avons raison d'aimer. Ils savent que la liberté n'est pas long-tems le premier des biens pour des hommes toujours exposés à la tentation de s'enrichir. Ils savent que l'argent des Etrangers n'a malheureusement que trop de pouvoir dans nos Diètes & notre Sénat ; & c'est pour nous

donner des mœurs convenables à un peuple libre, qu'ils font tous leurs efforts pour nous rendre les richesses moins nécessaires.

Vous prétendez que notre pauvreté nous fera mépriser; & moi, si rien ne dérange notre politique & que nous puissions parvenir à mépriser l'argent & les besoins du luxe, je crois que cette même pauvreté, à force de nous donner des vertus, nous vaudra, dans l'Europe, cette considération, cette estime, cette autorité que les Spartiates méritèrent autrefois dans la Grèce. N'en riez pas, Milord, je parle très-sérieusement; si nous n'y prenions garde, si nous ne cherchions à nous prémunir contre cette vanité & cette confiance qui accompagnent toujours les fragiles vertus des hommes, je craindrois que la prospérité ne réussit enfin à nous gêner: la considération n'est que trop souvent l'écueil du mérite. Peut-être qu'en nous accoutumant trop à être craints, aimés & respectés, nous perdrons insensiblement les qualités auxquelles nous devrions l'espece d'empire que nous aurions sur nos voisins. Peut-être qu'à

qu'à la première inquiétude qu'on nous donneroit, nous voudrions parler en maîtres, & conserver par la force une autorité que nous n'aurions acquise que par notre justice, notre modération & notre générosité.

Vous voyez, Milord, poursuit notre Philosophe, que nous raisonnons sur des principes trop différens & trop opposés pour nous entendre; après vingt disputes, nous ne sommes & nous ne devons pas être plus avancés qu'après la première. On diroit, ajouta-t-il sur un ton de badinage & en me regardant, que depuis que nous sommes en France, Milord & moi nous avons pris le tour & la manière des conversations françoises. On y parle pour passer le tems, on y entame brusquement & sans préliminaire les questions les plus importantes par l'article qui auroit dû les terminer; jamais on n'établit l'état de la question, jamais on ne remonte au point dont la décision devoit résoudre toutes les difficultés: aussi Dieu fait ce qu'on a dit après avoir beaucoup parlé. Avant que de raisonner sur tels ou tels principes qu'on regarde comme autant

d'axiômes, il faudroit, si je ne me trompe, examiner si ces prétendus axiômes ne sont pas autant d'erreurs. Pour juger de la sagesse ou des vices de vos Loix & des nôtres, ne faudroit-il pas auparavant tâcher de pénétrer les intentions de la nature à notre égard? Il peut se faire que par une suite de l'arrangement général des choses, le bonheur qu'elle nous destine ne s'achette point à prix d'argent. Tel arrangement feroit fleurir le commerce, tel autre enrichiroit le fisc & doubleroit les revenus de l'État; j'en conviens, mais convenez à votre tour qu'avec toutes ces belles Loix nous ne serions guères avancés, si ce n'est point par un grand commerce & de grands revenus que nous pouvons nous rendre heureux.

Avant que d'employer tels ou tels moyens pour arriver à une fin, il me semble qu'il ne seroit pas insensé de se demander d'abord si la fin qu'on se propose, est celle qu'on doit se proposer. C'est pour avoir négligé de marcher avec cette précaution que les Législateurs, toujours incertains & flottans

au gré des passions & des préjugés des citoyens, n'ont jamais su sur quel fondement ils devoient établir le bonheur des États. Ils se sont égarés dès le premier pas, & faisant ainsi leurs Loix sans règle & sans méthode, des erreurs ont éternellement succédé à d'autres erreurs. De-là cette monstrueuse variété de Gouvernemens, de Loix, d'Usages, de Coutumes que présente la terre; spectacle qui peut amuser des esprits frivoles, mais effrayant pour les personnes qui pensent, & qui voyent, à la honte de notre raison, qu'une fortune aveugle & capricieuse a gouverné le genre humain. Chacun a voulu se composer à sa fantaisie un bonheur de faste, de luxe, de volupté, d'avarice, de mollesse, de tyrannie, de servitude & de cent autres folies pareilles; mais la nature, qui n'a pas ainsi ordonné les choses, s'est joué de nos ridicules prétentions. Elle nous a punis de nos erreurs; presque tous les peuples ont été les victimes des Loix insensées qu'ils se sont faites. La société n'a presque offert par-tout qu'un assemblage d'opresseurs &

d'opprimés. Mille révolutions cruelles ont déjà changé mille fois la face de la terre, & fait disparaître les Empires les plus considérables; & cependant tant d'expériences réitérées n'ont pas même pu nous faire soupçonner que nous cherchons le bonheur où il n'est pas.

Au contraire, une prétendue philosophie prenant ce qui se fait d'insensé dans le monde pour la règle de ce qui doit se faire, est venue au secours de nos préjugés, & leur a donné je ne sais quel air de raison propre à éterniser leur empire. Des charlatans ont flatté nos caprices; & voulant nous instruire avant que d'être eux-mêmes fortis de leur ignorance, leur bel esprit n'a pu leur fournir que des sophismes que nous avons pris pour des vérités, & nous nous égarons avec méthode. Ils ne sont point descendus dans notre cœur, ils n'ont point étudié nos passions, & c'est dans des choses, pour ainsi dire, étrangères à l'homme qu'ils ont cherché les Loix & les Établissmens qui devoient faire le bonheur de la société. S'il faut les en croire, la Providence

a fait des bonheurs différens pour les anciens & pour nous, pour l'Asie, l'Afrique, l'Amérique & l'Europe. Ils vous diront gravement que des Loix bonnes au dixième degré de latitude, ne valent plus rien sous le trentième; en vérité, un Législateur ne devrait-il pas plutôt consulter les affections de notre cœur, qu'un thermomètre, pour savoir ce qu'il doit ordonner ou défendre? Qu'importent des plaines, des montagnes, un sol plus sec, plus humide, plus ou moins fertile, le voisinage de la mer ou d'une grande rivière, & cent autres pareilles accidens, pour décider des Loix les plus propres à faire le bonheur de l'homme? La nature des climats change-t-elle la nature de son cœur? N'a-t-il pas par-tout les mêmes besoins, les mêmes organes, les mêmes sens, les mêmes penchans, les mêmes passions & la même raison? Par-tout l'attrait du plaisir & la crainte de la douleur ne sont-ils pas les mobiles de nos pensées & de nos actions? Par-tout ne sont-ils pas également sujets à tromper le desir que nous avons d'être heureux? Sous l'Équateur

30 DE LA LÉGISLATION,
comme sous le pôle, dans des plaines
& des vallées comme sur des mon-
tagnes, chacun de nos sens n'ouvre-t-il
pas notre ame à cent passions diffé-
rentes? Quelles sont les terres favo-
risées du ciel où l'avarice, l'ambition,
la paresse & la volupté ne puissent
pas germer? Dans quels climats ces
plantes empoisonnées se produiront-
elles impunément? Dans un lieu,
si l'on veut, nos passions seront plus
impérieuses, & dans l'autre plus
disciplinables; là elles seront exposées
à des tentations plus fréquentes, ici
des accidens particuliers en retarde-
ront le développement & le progrès;
& je consens à tout ce que vous
voudrez dire du pouvoir des climats.
Mais par-tout ces passions ne sont-
elles pas la source de notre bonheur
ou de notre malheur, suivant qu'elles
sont bien ou mal réglées? Par-tout
elles ont donc besoin d'un frein &
d'un conducteur, la Loi doit donc
commencer par les rendre droites.

Mais ce grand art de gouverner
nos passions, qui me l'apprendra?
Où en puiserai-je les secrets? Dans
l'étude du cœur humain. Je suis

OU PRINCIPES DES LOIX. *Liv. I.* 31
d'abord effrayé en découvrant cet
amour de nous-mêmes que nous ap-
pellons l'amour propre, passion im-
périeuse dont aucun homme ne peut
se séparer sans s'anéantir, & qui est
le mobile de toutes nos pensées, de
tous nos mouvemens & de toutes
nos actions. Elle semble élever une
barrière entre chacun de nous, ou
ne nous rapprocher que pour nous
armer les uns contre les autres. Si je
ne fais pas apprivoiser ce monstre fa-
rouche, il rompra sa chaîne; si je
permets à des passions, telles que
l'avarice, la volupté & l'ambition,
d'être, pour ainsi dire, les ministres
de ses plaisirs, quels ravages ne dois-
je pas craindre de sa fureur? Mais je
commence à me rassurer, dès que
réfléchissant sur la sagesse de la na-
ture, je soupçonne qu'elle ne nous a
pas condamnés à nous aimer pour
nous rendre malheureux.

Je descends dans les abîmes du
cœur humain, je découvre que l'a-
mour propre est le lien qui doit nous
unir en société; si je ne m'aimois
pas, comment serois-je capable
d'aimer mon semblable? Je vois

32 DE LA LÉGISLATION,
avec quel artifice admirable l'Auteur de notre existence dispose les différens besoins auxquels il nous assujettit, pour nous rendre nécessaires les uns aux autres, & préparer notre amour propre à une bienveillance mutuelle. Ce n'est pas tout, il a placé dans notre ame plusieurs qualités sociales qui ne sont, pour ainsi dire, qu'autant d'instincts involontaires qui préviennent toute réflexion, qui nous rendent cher le bonheur de nos pareils, & nous invitent par l'attrait du plaisir ou par la crainte de la douleur à nous rapprocher, à nous unir, à nous aimer, à nous soulager, à nous servir & à nous faire des sacrifices réciproques. J'aperçois en moi la pitié, la reconnoissance, le besoin d'aimer, la crainte, l'espérance, l'amour de la gloire, l'émulation, &c. Que de freins pour notre amour propre ! mais à peine me livrai-je à la joie que me donne cette découverte, que je retombe dans la crainte, en voyant combien ces qualités sociales, dont je m'aplaudis, peuvent produire de maux, si elles ne sont pas conduites &

OU PRINCIPES DES LOIX. Liv. I. 33
dirigées avec une extrême circonspection.

En effet, elles peuvent se changer en autant de vices, elles peuvent s'éteindre en quelque sorte & s'anéantir si elles ne sont pas cultivées. Que me sert d'avoir reçu de la nature un cœur sensible à la pitié, si par les besoins sans nombre que je me fais chaque jour, je ne travaille qu'à m'endurcir ? Y a-t-il quelque bonheur à attendre pour les hommes, quand un vil intérêt & de détestables bienfaits corrompent la reconnoissance & abuseront du penchant que j'ai à aimer ? Tout est perdu si la crainte qui doit me détourner du mal m'empêche d'oser être homme de bien. Offrez-moi des plaisirs trompeurs, présentez-moi une fausse considération, & dès-lors les deux ressorts puissans de l'espérance & de l'amour de la gloire, seront aussi funestes, pour la société, qu'ils auroient pu lui être avantageux ; & l'émulation dégénérée en envie & en jalousie, portera par-tout la haine, la discorde & le trouble.

Voilà, si je ne me trompe, Milord, les observations que les Législateurs
B V

des Nations ne doivent jamais perdre de vue en faisant leurs Loix. Ils devoient se regarder comme les coopérateurs de la Providence ; ils devoient penser qu'elle ne nous invite à nous unir en société, que pour donner plus d'énergie à nos qualités sociales, & empêcher qu'elles ne se détournent de la fin pour laquelle elles nous ont été données. Les Loix devoient nous guider selon les vues de la nature, & les Magistrats devoient nous faire respecter ces guides.

Or, je vous le demande actuellement, Milord, est-ce en Angleterre que la politique s'est plus rapprochée qu'en Suede, de ces principes dont vous ne pouvez douter ? Je vois à quelle immense distance nous sommes du point de perfection où la société doit aspirer, & combien nous aurons de peine à nous débarrasser d'une foule de vices grossiers. Mais enfin, en réglant & modérant nos besoins, nos Loix somptuaires ne travaillent-elles pas à nous empêcher d'être incommodes les uns aux autres ? Ce luxe, ce commerce, cette avarice, cette ambition dont vous voulez faire les

ressorts de votre Gouvernement, sont-ils bien propres à faire naître entre les citoyens cette bienveillance mutuelle qui les soulage des miseres & de la foiblesse de l'humanité ! Il est certain que plus les Loix nous apprendront à nous contenter de peu, plus elles resserreront les liens de la société, parce qu'elles développeront & entretiendront nos qualités sociales. La terre ne nous offre qu'une quantité bornée de richesses ; pourquoi voulons-nous donc avoir des besoins sans bornes ? Si les Législateurs n'ont voulu être que des brigands, je n'ai rien à dire ; mais s'ils ont voulu être justes, s'ils ont voulu faire le bonheur de la société, comment n'ont-ils pas eu l'esprit de soupçonner qu'en rendant le superflu nécessaire, ils dérangeront l'ordre de la Providence, & qu'une partie des hommes ne pourroit plus satisfaire ses véritables besoins, dès que l'autre s'en feroit d'imaginaires ? Nos besoins qui, dans l'ordre de la nature, devoient nous unir, ne serviront, dans l'ordre ou le désordre de votre politique, qu'à nous diviser. Quand la

société n'est plus qu'un assemblage de citoyens envieux, avides, jaloux & ardens à se nuire, parce qu'ils ne peuvent se satisfaire qu'aux dépens les uns des autres, le Législateur espérera-t-il d'y ramener l'union, la paix & le bonheur, en ne faisant que des Loix propres à irriter nos passions.

Vos compatriotes, Milord, sont de grands calculateurs ; je voudrois qu'ils me disent aux dépens de combien de citoyens, ou plutôt de provinces, est fait le bonheur de votre Roi. Croyez-vous qu'un Anglois, qui n'a pas de quoi vivre, n'ait aucun reproche à faire aux Loix qui ont établi une liste civile d'un million, & permis à quelques citoyens de posséder des fortunes immenses ? Pour tâcher inutilement de contenter les fantaisies déréglées d'une douzaine d'hommes, il faut dévaster l'Asie entière. Quel est cet animal monstrueux qu'on appelle un Sultan ou un Sophi ? Il dévore tous les fruits de la terre ; & sa faim, toujours renouvelée, n'est jamais rassasiée. Je ne finirois point, Milord, si je voulois vous faire voir en détail, comment

la politique, que vous louez, ne tend qu'à nous dépraver, & rendre funestes les dons les plus précieux de la nature. Si on tolere les besoins inutiles dans un Etat, foyez sûr qu'on ne tardera pas à les favoriser, parce que les uns voudront tout avoir, les autres n'auront rien. A mesure que les besoins des citoyens se multiplieront & s'agrandiront, attendez-vous à voir nos qualités sociales s'affaiblir, s'éteindre ou se dénaturer, & les vices se montrer avec plus d'impudence, & bientôt même exiger des ménagemens & des respects. Vous connoissez les désastres dont parle l'Histoire ; mépris des Loix, ruine des mœurs, guerres civiles, guerres étrangères, chute des Empires, tous ces maux n'ont point d'autre origine que notre négligence à nous conformer aux vues & aux règles de la nature. J'ai de la peine à croire qu'en imitant les Législateurs qui ne se sont proposés que de faux biens & des avantages chimériques, nous parvinssions à réparer leurs fautes. A force de nous écarter de ce que la nature exige de nous, croyons-nous acquérir le droit de nous en écarter

chaque jour davantage? Nous flattons-nous de la contraindre par notre persévérance dans le mal, à se prêter enfin à nos caprices? Elle ne manquera pas à ses Loix, parce que nous y manquons. Il n'en est pas de ces Loix éternelles qui ont précédé la naissance des villes & des sociétés & qui, pour me servir de l'expression de Cicéron, ne sont que la suprême raison de Dieu même, comme de celles qu'on publie tous les jours en Europe, & qu'il suffit de mépriser pour les faire rentrer dans le néant.

Je vous demande encore, Milord, si l'austérité pédantesque de nos Réformateurs n'est pas plus propre à nous rapprocher des vues & des intentions de la nature, & par conséquent à nous mettre sur la route du bonheur, que les Loix par lesquelles vous voudriez que nous augmentassions nos besoins, nos fortunes, nos vices & nos préjugés? Est-ce un si grand tort de croire que, pour rendre la Suede florissante, nous devons, autant que le permettent les circonstances présentes, rétablir les Loix de la nature; & pour les rétablir, commencer par

lever, ou du moins diminuer, les obstacles qui s'y opposent? Pour être homme de bien sans effort, disoit Agésilas, j'évite de m'exposer à la tentation. Rappelez-vous la noble simplicité avec laquelle le Scythe Anacharsis refusa les riches présents de Hannon: Une peau grossière me sert de vêtement, je marche pieds nus, je couche sur la terre, la faim me fait trouver délicieuse la nourriture la plus commune & la plus frugale; ainsi garde tes dons pour tes citoyens ou pour les Dieux. Un homme qui avoit si peu de besoins, pouvoit-il manquer de quelque vertu? Pour ranimer le germe presque anéanti de nos qualités sociales, & nous faire aimer notre Patrie, nos Loix & notre liberté, est-il si absurde de nous inviter à mépriser l'argent? Et pour préparer cette heureuse révolution, est-il si déraisonnable de nous ôter les raisons & les prétextes que nous avons d'estimer les richesses? Platon approuveroit notre politique, & vous me permettez de préférer son approbation à celle des banquiers de Londres.

Vos compatriotes, Milord, trahiront les intérêts de la Patrie, & se prostitueront à la faveur, tant qu'appauvris par leurs besoins, ils ignorent l'art de se contenter d'une fortune médiocre. Multipliez vos Loix, elles seront toujours moins puissantes que la cupidité que vous avez mise en honneur, si vous ne commencez par rendre les richesses inutiles. Puisque vous voulez que l'argent fasse tout parmi vous, pourquoi voulez-vous qu'il ne puisse pas corrompre les membres de votre Parlement? On diroit que vous croyez que toutes les vertus, jusqu'au désintéressement même, s'achètent à prix d'argent. Dès que nous avons vu que cette malheureuse corruption dont vous vous plaignez, s'introduisoit parmi nous; nous avons jugé que l'avarice éluderoit la force des Loix, tant que nous permettrions aux besoins tyranniques du luxe de regarder l'argent comme un bien préférable à la vertu.

Pour justifier complètement la vérité de nos Législateurs, il faudroit faire voir qu'on peut leur reprocher trop de mollesse & de condescendance.

Il faudroit approfondir les idées que je n'ai fait qu'ébaucher; il faudroit, pour ainsi dire, arracher à la nature ses secrets; & en examinant comment nous sommes parvenus à étouffer & corrompre nos qualités sociales, rechercher les moyens qu'elle nous a donnés pour les conserver dans toute leur pureté. Mais en voilà assez, & vous n'exigez pas que je fasse un traité complet des Loix. Laissons-là nos Réformateurs misanthropes, & permettons à vos vaisseaux de naviger dans toutes les mers, de faire redouter chez toutes les Nations le nom Anglois, & d'en rapporter des trésors immenses, qui, cependant, ne vous suffiront jamais, & qui, peut-être, vous précipiteront un jour dans cette pauvreté que vous redoutez tant. Que sert aujourd'hui de raisonner? Il est plus sage, ou du moins plus court, de laisser aller le monde comme il va. Je suis effrayé de l'intervalle immense que nous avons mis entre le bonheur & nous; & certainement nous ne sommes pas disposés à le franchir. Au lieu de nous entretenir de nos sottises & de nos malheurs, nous

ferons beaucoup mieux de jouir d'une promenade qui nous présente le spectacle le plus agréable. La nature expirante, & comme épuisée par les productions de l'été, semble renaître dans les beaux jours de l'automne. On oublie qu'on touche au tems des frimats, ou si on s'en souvient, c'est pour jouir avec plus d'empressement de la beauté du ciel. En vérité, Milord, c'est un grand bonheur que l'empire de nos caprices ne s'étende pas sur l'ordre des saisons; nous n'aurions pas manqué de tout gâter; & Dieu fait si, à force de tout arranger à notre fantaisie, le monde ne seroit pas rentré dans le chaos. Cette double vue m'enchanté; à droite, suivez la Seine qui, toujours sous vos yeux dans le vaste demi-cercle qu'elle parcourt, se partage & se divise entre ces prairies, & vient baigner inutilement les pieds arides de cette chaîne de montagnes. A gauche, parcourez des yeux cette vallée riante où une rivière, moins orgueilleuse, & bordée de saules, porte en serpentant la fécondité & l'abondance. Je ne fais quel calme se répand dans

Pame à la vue de ces hameaux que les passions des villes semblent respecter. Malheur à qui n'éprouve pas ce plaisir. L'imagination s'abandonne à de douces rêveries, & paroît nous dire que c'est - là le bonheur auquel nous sommes appelés. Pour moi, continua notre Philosophe, je serois tenté de croire que les peuples ne jouiront de tous les avantages de la société, que quand leurs modestes Magistrats seront tirés de la charrue. C'est alors que les Loix seroient justes & impartiales, & les campagnes florissantes. Aujourd'hui les insatiables besoins de notre luxe & de notre oisiveté ne cessent de tyranniser les malheureux, que nous avons condamnés à cultiver la terre. N'approchons pas de ces habitations, si nous voulons conserver l'illusion qui nous plaît. Le travail qui accable les laboureurs, ne seroit qu'un amusement délicieux, si tous les hommes le partageoient. Notre avarice les tient dans la misère au milieu des fruits qu'ils font naître pour nous à la sueur de leur front; il leur reste à peine une vile pâture; ils ont tous

les vices de la pauvreté, & la crainte de l'avenir est peut-être pire pour eux que leur indigence présente. Qu'on vante après cela la politique de l'Europe. Je vous demande pardon, Milord, & sans m'en appercevoir j'allois en revenir à nos Loix somptuaires & à nos Réformateurs.

C'est ce que je desire, répartit Milord avec vivacité, & nous ne pouvons nous entretenir d'une matière plus intéressante. Me voilà un peu familiarisé avec vos idées, depuis que vous me les avez développées avec plus d'étendue; & quand votre doctrine seroit pire que celle de Platon, je vous l'avoue, je suis assez disposé à ne vous pas contredire. Vos premières réflexions m'ont déjà fort ébranlé. Accoutumé à ne considérer la politique & les Loix que relativement aux débats du Parlement, aux intrigues de nos Ministres, aux progrès de notre commerce, à la sûreté de notre banque, au produit de nos douanes, à nos colonies qui se mutinent, à l'équilibre de l'Europe qui a besoin de notre secours, & à notre marine; vous m'avez transporté dans des

OU PRINCIPES DES LOIX. Liv. I. 45
régions toutes nouvelles, & ce que j'ai déjà vu me donne envie de connoître le reste. Je n'envisageois les richesses que par le côté qui peut les faire estimer. De la magnificence, des plaisirs, du luxe, des escadres nombreuses, des ennemis qui nous craignent, des alliés qui nous respectent, des Princes d'Allemagne & d'Italie qui se disputent l'honneur utile d'être nos pensionnaires; tout cela, sans doute, est fort bon; mais après vous avoir entendu, j'ai peur que les inconvéniens ne soient plus grands que les avantages.

J'ai fait l'application de tout ce que vous nous avez dit, à ce que j'ai vu se passer en Angleterre, & je crois déjà entrevoir pourquoi un Gouvernement établi sur les principes les plus sages, & qui donne les espérances les plus agréables, ne peut cependant prévenir les abus multipliés dont nous ne cessons de nous plaindre. Nous avons trouvé le malheureux secret d'é luder la force de toutes les Loix qui gênent nos passions. Admirez ma pénétration; je commence à concevoir qu'un Etat ne peut être heureux

qu'en donnant des mœurs aux citoyens, & qu'il est inutile de faire des Loix pour leur ordonner d'être justes, désintéressés & bienfaisans, quand on en fait en même-tems qui excitent notre avarice, & rendent les vices nécessaires. La politique que je regardois comme la science la plus conjecturale & la plus incertaine, j'ai un vif plaisir à voir que ce n'est plus le manège adroit d'un intrigant souple & rusé, qui cherche à tromper en prodiguant les espérances agréables; ou qui prend cent formes différentes, selon le besoin des circonstances, pour sortir d'un embarras & se jeter dans un autre. En me faisant connoître les vues & les intentions de la nature à notre égard; en me montrant à quelles conditions elle nous promet le bonheur, & les moyens qu'elle nous a donnés pour le trouver, vous m'avez appris que la Législation est soumise à des règles aussi sûres que simples: mais peut-être en faut-il conclure que notre mal est sans remède. Puisque le Législateur doit conformer sa conduite à celle de la nature, comment pourrions-nous

encore espérer d'avoir de bonnes Loix? N'importe; continuez, je vous prie, à me communiquer vos lumières; il est curieux de connoître la route que nos peres auroient dû tenir, & si nous étions persuadés que la société n'est malheureuse que par notre faute, peut-être ferions-nous quelques efforts utiles pour nous corriger. Je joignis mes prières à celles de Milord, & en entrant dans une des routes les plus agréables du bois, notre Philosophe continua à nous entretenir.

CHAPITRE II.

La nature a voulu que l'égalité dans la fortune & la condition des citoyens, fût une condition nécessaire à la prospérité des États.

JE consens avec d'autant plus de plaisir, reprit notre Philosophe, à vous exposer mes idées, que vous m'y confirmerez, si vous les approuvez, ou que vos réflexions me retireront de l'erreur, si je me trompe.